

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 MARS 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

Et aussitôt assis, il entama son affaire de propriété avec une volubilité extrême.

D'une grosse serviette en maroquin qu'il portait sous le bras, il avait sorti toute une multitude de plans des terres et bois de Boursac et des domaines environnants.

Il s'embrouillait dans les uns et les autres, laissant celui-ci pour reprendre celui-là et revenant encore inutilement à un autre.

Fédor, à distance, surveillait ses moindres mouvements et regardait Marcelle de temps à autre, en ayant l'air de lui dire :

—Vous voyez que je ne vous avais point trompée.

Au milieu d'une péroraison qu'il recommença pour la deuxième fois peut-être, M. Dementières s'arrêta.

—Ah ! mon Dieu ! je vous fais mille excuses, madame ; mais j'ai oublié la pièce principale... un plan d'ensemble de Boursac... Vraiment je ne sais où j'avais la tête... Je vais commettre une indiscretion... Je vous demanderai la permission de bien vouloir me recevoir encore... pas demain... demain toute ma journée est prise, après demain non plus... Si vous pouviez m'accorder... Voyons : une heure dans l'après midi de lundi, la semaine prochaine...

Il prit le silence de Marcelle comme un acquiescement.

—Très bien, mille remerciements... Alors ce sera pour lundi deux heures...

Et il se retira avec force salutations et remerciements tout comme il était entré.

Marcelle elle-même n'en revenait pas !... Ce n'était plus le même homme !...

Il revint à l'heure fixée le lundi suivant... et resta quelques instants à peine. Il n'avait pu obtenir encore un calque du plan d'ensemble... Il s'excusait.

On était obligé de prendre un troisième rendez-vous.

Cette fois, le dossier était complet. Mais des actes devaient être établis...

Il revint un jour que Fédor n'était pas là. Marcelle refusa naturellement de le recevoir. Il n'insista point.

Il pria seulement la femme de chambre de demander pour lui une signature à madame.

Et il revint souvent ainsi, certains jours Fédor se trouvant au chalet, d'autres le comte étant absent.

Une fois il rencontra tout juste à point Marcelle sur le perron, elle allait sortir en voiture.

—Je serais désolé de vous déranger,—dit-il... Des signatures de la jeune femme se trouvaient encore nécessaires.

Elle le fit entrer dans un petit parloir situé au rez de chaussée, et tandis que Juliette allait quérir une plume et de l'encre, il prit de lui-même un siège sans être invité à s'asseoir.

Et aussitôt il entama une interminable histoire sur les baux d'une ferme appartenant à Marcelle. Il y avait un nouveau fermier, il fallait lui renouveler son cheptel.

Il suivait son idée, enfilant les mots les uns au bout des autres, sans temps d'arrêt, sans même prendre le temps de respirer.

Marcelle ne put réprimer un geste d'impatience. —Pardon,—dit-il,—je suis indiscret... je reviendrai.

Et prenant ses papiers, son chapeau, il sortit précipitamment.

Une autre fois encore, il se présenta en l'absence de Fédor.

Il apportait de l'argent. Les revenus de la dot de Marcelle.

Des billets de banque dans une enveloppe... de l'or en rouleaux...

Cette fois Marcelle dut lui donner un reçu. Alors, pendant un certain laps de temps, ses visites cessèrent.

Puis il revint encore, toujours avec des papiers, des actes, des formalités sans nombre, disait-il, qui demandaient des explications.

Fédor avait fini par ne plus lui accorder aucune importance.

Maintenant qu'il n'avait plus Marcelle à torturer, sa maniaquerie s'était portée sur la terre, les bois, la propriété.

Marcelle, seule, éprouvait toujours un léger tremblement à sa vue.

A la derobée, durant ces entretiens aussi fastidieux qu'interminables, elle l'avait maintes fois regardé.

Il était toujours impassible, s'animant seulement lorsqu'il parlait des bois de Boursac ou des champs et domaines avoisinants.

Quelque temps après cette dernière entrevue, Fédor devait quitter pour la première fois Marcelle depuis que celle-ci était sienne, son bien, sa femme !...

Pendant quinze jours, trois semaines peut-être il serait séparé d'elle...

Que ce serait long ! Mais le bébé !... quelle joie !... quel bonheur !...

Et il se mit à faire des rêves d'or pour cette enfant qui serait belle, riche, noble, sur le berceau de laquelle les bonnes fées déversaient tous les dons.

S'endormit-il ?... A coup sûr, il s'était laissé envahir par une lourde torpeur...

Durant la nuit, Juliette, qui était complice avec M. Dementières, enleva l'enfant et le remit à ce dernier. M. Dementière rejoignit Henriette qui stationnait tout près de là avec un fiacre.

Donnant une adresse au cocher, il monta auprès de sa sœur.

Et alors Henriette avec un sourire de vipère : —Je te l'avais bien dit !

—Oui ! oui !—répliqua-t-il,—tandis que ses yeux brillaient d'une lueur satanique. Oui, tu avais raison ma sœur, c'est par les enfants que l'on se venge des mères !...

Fin de la deuxième partie.

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

I

UN JOLI COUPLE

C'est seulement maintenant que nous pouvons reprendre le cours de notre récit.

C'est seulement maintenant que nous pouvons revenir à nos personnages, et à l'endroit où nous les avons laissés.

On connaît à cette heure les motifs de cette vengeance aussi horrible qu'infaible, savamment et sûrement combinée par Fabrice Dementières.

De l'amour et de la haine, cette dernière est la passion la plus forte.

L'amour se lasse, s'assouvit, s'épuise... La haine, jamais.

Un proverbe persan nous dit que la vengeance est un mets qui aime à être mangé froid...

Depuis plus de seize années, Fabrice Dementières et l'odieuse Henriette savouraient avec une jouissance toujours nouvelle ce mets de haut goût. Ils avaient si bien réussi !

Leur infernale machination avait été couronnée d'un tel succès !

Pensez donc !...

De cette enfant de grand seigneur, qui devait, de par les lois de l'amour et du sang, porter une couronne de comtesse, bien plus, une couronne fermée, les Stroganof sont princes par les Rémer, cette enfant qui devait être riche à millions, adorée, adulée par la plus adorable des mères, Fabrice Dementières, la loi à la main, en avait fait un être abject, une mendiante, une déshéritée de la nature !

Fleur de Mai, quasi muette, à moitié nue, traînant ses petits pieds dans les routes poudreuses en tendant la main, n'était-ce pas là le comble de la vengeance, l'assouvissement de la plus formidable des haines ! ! !...

Et voilà que tout à coup,—on s'en souvient,—la victime, pareille à une couleuvre subtile, avait glissé dans les mains de ses bourreaux.

L'enfant, assommée par cette canaille de Romain avait repris des forces...

La fièvre cérébrale n'avait point laissé de traces chez ce sang jeune, riche, pur...

Et elle était partie, sautant de la voiture, au moment où ses bourreaux s'y attendaient le moins.

Et, bondissant comme un chevreuil, elle s'était enfuie, s'enfonçant au milieu des clématites et des lianes, au plus épais des frondaisons, laissant Fabrice Dementières et Irma médusés par cette fuite soudaine.

Fabrice lui aussi avait sauté à bas de la voiture. Irma l'avait suivi.

Le cheval avait été attaché à un arbre. Puis tous deux ils avaient battu cette partie du bois, huppant, appelant, criant... et n'entendant que le sourd écho des futaies qui leur renvoyait leurs éclats de voix...

Fabrice était dans un état d'exaspération impossible à décrire.

Abétie, Irma le suivait, sans mot dire...

—Qui aurait pu se douter de cela,—répétait M. Dementières,—jamais je n'aurais cru qu'il fallait me méfier...

Oui, mais en attendant, le coup était fait et il n'y avait plus à y revenir.

Allez donc retrouver Fleur-de-Mai dans ce désert de feuilles !

Après plusieurs heures de fouilles et d'appels inutiles, M. Dementières et Irma revinrent à la carriole.

Fleur de Mai s'était bien évadée !... Fleur-de-Mai était bien perdue !...

La colère de M. Dementières était apoplectique. —Eh bien ?—lui dit Irma,—qu'est-ce que vous allez faire ?...

—Est-ce que je sais, moi,—répliqua Fabrice exaspéré...

—Je vous disais bien qu'elle était rouée comme potence...

—Je la croyais encore faible... Incapable d'une pareille énergie...

—Enfin ! ça y est... Elle a décampé...

—Il faudra bien qu'elle revienne, qu'elle se fasse reprendre... Elle ne se laissera pas mourir de faim... elle ne peut même pas demander un morceau de pain...

—C'est une rude gueuse, allez !...

—Et pas moyen de la faire prendre... Pas moyen de mettre des gardes à ses trousses !...

Qu'est-ce que l'on me demanderait ? Qu'est-ce que je pourrais dire ?

—Moi, j'ai bien peur,—conclut Irma,—qu'elle ne revienne pas à Vernon...

—Elle retournera peut-être à la Glandière...

—La maison est fermée...

Depuis cette scène, depuis cette fuite, de longs mois s'étaient écoulés. Et Fabrice Dementières n'avait pas eu de nouvelles de la Petite-Mai...

Henriette avait eu beau battre le pays en tous sens... elle n'avait pu recueillir aucun indice...

La Petite-Mai était demeurée introuvable...

Elle s'était enfuie, elle s'était envolée sans laisser de trace...

L'automne avait fui. Les feuilles roussies étaient tombées, jonchant le sol... tandis que les branches dénudées se tordaient sous l'aigre souffle de la bise, comme de grands bras désespérés.

Maintenant les branches craquaient sous le poids du givre... La forêt était blanche, tandis